

Raymond Dumay

# La mort du vin



*la petite vermillon*

Extrait de la publication

*la petite vermillon*

# La mort du vin



Raymond Dumay

# LA MORT DU VIN

*Préface de Jean-Claude Pirotte*



La Table Ronde  
14, rue Séguier, Paris 6<sup>e</sup>

Extrait de la publication

Première publication : Stock, 1976.

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2006.  
ISBN 2-7103-2840-2.

## L'invention du vin

« J'ai parcouru la terre et je n'ai rien trouvé de meilleur que le blé et le vin pour la nourriture de l'homme. »

Joseph Joubert, *Carnets*, 1794.

*Préfacer La Mort du vin, est-ce donc bien opportun ? Le préfacier ne sera jamais à la hauteur de la tâche, qui est avant tout d'introduire à la lecture d'un chef-d'œuvre, et de déceler ensuite dans le paysage contemporain les symptômes d'une agonie que l'auteur annonçait en la déplorant. Or, toute tentative de commentaire se trouve ruinée dès l'abord, face à la lumineuse évidence du texte. Si préface il y a, qu'elle s'affirme donc comme un exercice d'admiration, le plus vibrant et le plus humble possible. Et comme un témoignage de gratitude, car, et non seulement en matière d'apprentissage du vin, je dois à Raymond Dumay tant de bonheur que ce serait indigne de me dérober quand l'occasion m'est offerte d'exprimer ma reconnaissance.*

*Il paraîtrait que l'on ne peut servir plus d'un maître, ni courir deux lièvres à la fois. D'accord pour les*

*lièvres, mais ne nous laissons pas abuser par la sagesse des nations, il lui arrive de se tromper. J'éprouve l'ardente nécessité de vénérer, donc de servir, plusieurs maîtres, à qui je dois le prisme de lumières qui baigne mon peu d'esprit, me console de mon incomplétude, et m'a peu à peu éclairé sur moi-même et le monde. Ces maîtres, garants et veilleurs, je ne cesserai de leur rendre hommage, de les entendre, de les convier à ma table. Si je parle un instant de moi, ce n'est que pour dire et redire mon attachement à Marcel Thiry, André Dhôtel ou Raymond Dumay (parmi tant d'autres), sans qui mon être sensible serait demeuré larvaire. Si j'ai eu la chance de rencontrer les deux premiers, qui m'ont accordé leur amitié, je n'ai pas eu celle de connaître et de fréquenter Dumay, sinon par la lecture assidue de ses livres. Le nombre d'écrivains qui m'ont, littéralement, donné le jour est considérable, mais un seul, me semble-t-il, m'a réellement, tangiblement, fait naître à l'épiphanie du vin, à son histoire, et à la conscience bouleversante de notre civilisation et de notre humanité, que le vin n'a cessé d'irriguer et d'inspirer.*

*« Nous avons besoin du vin, écrit Dumay, parce qu'il fertilise la plus féconde de nos zones d'ombre, la générosité. Le vin, produit social avant tout, vit de la solidarité. » Mieux encore, évoquant « l'armée du vin, qui est l'armée même de la civilisation », la seule armée de la paix, Dumay nous rappelle — ce que,*

*hélas ! nous oublions — que le vin n'est pas seulement mesure, mais qu'il est « la mesure » par excellence.*

## HIER ET DEMAIN

*Il faudrait peut-être, m'a-t-on gentiment suggéré, penser à « actualiser » le propos de Raymond Dumay. C'est une idée loufoque. Ce serait un peu comme si, préparant une édition de Montaigne, il nous venait la fantaisie de l'« actualiser », le « moderniser », le... « compléter » ! Dumay était, il y a trente ans lorsque parut *La Mort du vin*, Dumay sera, Dumay est aujourd'hui, aussi actuel, aussi contemporain, ou mieux, aussi profondément, visionnairement (si j'ose une forme adverbiale qui ne figure pas dans les dictionnaires) intemporel que Montaigne ou Joseph Foubert, ses compagnons de toujours, et tout aussi efficace que, par exemple, le galbe ancestral d'un clavelin de vin jaune.*

*Être moderne, c'est d'abord être de tous les temps, donc d'hier et de demain. « Il me faut, note Henri Thomas, une science d'oublier. Il ne s'agit pas de l'absence de mémoire. Au contraire, une mémoire immense et à mes ordres, non plus l'étroite mémoire de ma seule existence. » C'est, précisément, de cette mémoire essentielle que Dumay se réclame. Et la mémoire du vin, nous dit-il, est cette mémoire-là, spécifique et collective, qui constitue notre être et nous dis-*

*tingue du règne animal. Loin de se contenter d'être l'historiographe de la vigne et du vin, Dumay s'efforce de tenir à jour le registre de notre mémoire commune, sans quoi nous ne pourrions prétendre à l'existence ni fonder notre dignité. La mort du vin nous condamnerait à l'amnésie. Tuer le vin, c'est ensevelir à jamais la mémoire. C'est « tuer le temps », au sens propre.*

*Si Paul-Jean Toulet, avec bien d'autres, peut observer que « c'est le temps qui donne aux chefs-d'œuvre, comme aux grands vins, la lumière, la saveur, la gloire », Dumay ne s'arrête pas là. À ses yeux (et pour nous ses lecteurs), le vin est en soi un chef-d'œuvre, l'invention (l'inventio latine, la découverte si l'on veut) du vin est le chef-d'œuvre collectif, élaboré, affiné par le temps, de notre humanité. Si, nous suggère Dumay, l'art procède de l'artisanat individuel, de pratiques personnelles en rapport étroit avec l'évolution des esprits et du goût, le vin, quant à lui, se révèle être le seul « objet d'art » qui soit né de l'inspiration, de la prescience et du génie de l'espèce entière. À telle enseigne que la mort du vin ne pourrait guère annoncer, notifier même, autre chose que la mort de la civilisation.*

*Ce que pense Dumay c'est au plus juste ce qu'exprime Charles Du Bos dans Vie et littérature : « Nous sommes ici, écrit Du Bos, dans la zone de l'être, non pas dans celle de l'avoir, et, tout ensemble bien avant et bien au-delà d'ajouter à notre avoir, la*

*littérature a pour fonction centrale de féconder notre être. » Remplacez « littérature » par « vin », et vous entendez la voix du Dumay : « Un peuple qui ne sait plus boire cessera bientôt d'écrire, de penser, de peindre... »*

*Si « le vin et l'art ont pris le départ ensemble », comme le montre Dumay par l'analyse pénétrante et amusée de l'histoire des sceaux et du bouchon, de Sumer à nos jours (tristes jours où la capsule, le bouchon — quand il n'est pas absent — et le flacon usinés en matières synthétiques illustrent, proclament même, le mépris le plus absolu du vin qu'ils sont censés contenir), on peut, on doit légitimement redouter que la mort du vin signe l'arrêt de mort de l'art. On nous avait prédit la mort de Dieu, mais quel dieu ? « De toute humanité, une seule chose est sûre, le vin est un dieu... » Sa disparition est celle du premier, et du dernier dieu. Celui qui, par exemple, protégeait nos sens, le dieu de la dégustation, fille du vin, le dieu sans qui nous ne sommes plus que des êtres dénaturés. « L'homme étant à la mesure de toute chose, nous répète Dumay, nous le préférons au temps où il vivait au complet, avec ses cinq sens » (c'est moi qui souligne). « Transportons-nous au temps où l'on inventa le vin », note Joubert à sa manière laconique et allusive, sous la date du 6 juin 1796.*

## AUJOURD'HUI

*Trois décennies à peine nous séparent de la lugubre prédiction de Raymond Dumay : « Nous livrerons à nos enfants une France sans honneur et sans saveur. » Hélas ! on dirait sans risque de se tromper que nous sommes passés de l'indicatif futur au présent. Au vin, ne cesse d'affirmer Dumay, preuves à l'appui, « tout réussit mieux que la morale pacifiste et aseptisée ». Tout, en effet. Pour Élie Faure déjà, l'ennemi de l'art c'est la morale. « La tristesse de la vertu s'étend comme un voile noir. » Pis encore : l'alliance de la morale, de l'ordre moral et de l'argent « nous prépare un monde que c'est pas la peine..., déplore Dumay. La vérité profonde d'un peuple, on la trouve d'abord au fond de son verre ». Quand le vin de la vigne est loyal, et qu'il est élaboré dans le respect de sa vraie nature, et des formes de l'art. Mais gare aux œnologues de laboratoire, qui ne sont (à quelques exceptions près) que des apprentis sorciers, voire de dangereux parasites, ou de sinistres empoisonneurs à la solde d'un négoce éhonté. Il n'y a ni vigne ni vin sans vigneron. Et sans amateur, au sens le plus noble et le plus passionné du terme. Car, comme, selon la formule de Chardonne, l'amour c'est beaucoup plus que l'amour, le vin c'est beaucoup plus que le vin.*

*Or, l'ordre pétainiste mortifère qui nous accable en ce catastrophique début de siècle, et dont Raymond Dumay mesurait les dangers, nous prive de façon tout*

*ensemble sournoise et brutale de nos liens avec le passé le plus précieux, avec notre paysage originel et les fondements de notre sensibilité, pour finalement étrangler notre besoin le plus intime de liberté fraternelle. Ainsi risquons-nous déjà de ne plus voir que derrière le scandaleux diktat de la « tolérance zéro » (une alliance de mots qui constitue en soi une insulte à la langue, donc à la pensée) rampe le serpent de la prohibition et du totalitarisme. Qu'est-ce que la « tolérance zéro », sinon l'intolérance absolue ? Tout comme le concept de « discrimination positive » ne fait que masquer sous un artifice de langage la réalité crue de la discrimination pure et simple. Il faut être aveugle et sourd, abruti par le matraquage de la propagande, pour ignorer qu'il ne s'agit nullement de « protéger le citoyen », mais, au contraire, sous les prétextes fallacieux de l'ordre, de l'hygiène et de la sécurité, de réprimer, sans nuance et sans souci d'élémentaire civilité, en un mot d'instituer la répression seule comme principe et mode de gouvernement.*

*« Au lieu de punir, ne vaudrait-il pas mieux louer ? » lance Dumay à l'adresse des Croisés de l'abstinence, alcooliques repentis et puritains messianiques. « Conduire un homme vers un bon vin n'est pas l'encourager à boire plus. Les régions de grands crus sont celles qui comptent le moins d'alcooliques... Et si l'alcoolisme est un fléau, quel nom donner au tiercé ? » Que dire aujourd'hui de la religion fanatique de*

*l'écran, qui isole et abêtit — pour ne parler que d'elle, véritable opium du peuple instrumenté, avili, indifférencié — bétail de choix pour les menteurs, les usurpateurs, les xénophobes et les tenants d'un pouvoir politique et financier qui ne cache même pas ses références aux doctrines nazies. On fait la guerre au vin comme on « nettoie » les banlieues ou comme on rase Babylone et les reliques de la haute civilisation sumérienne.*

## L'ALCOOL ?

*Le vin est mort ? Vive l'alcool (de contrebande, évidemment). « Produit commercial pur, dit Dumay, il est le vin sans passé, sans morale et sans vocabulaire. » Comprendons bien : loin d'engager le procès de l'alcool, Dumay stigmatise le négoce capitaliste (encouragé par l'État si sourcilieux) qui le frelate et le dégénère, pour en faire un « produit ». Mais le vin, ni l'alcool ne sont des « produits ». Il est urgent de rééditer aussi, nous nous y employons, cet autre chef-d'œuvre de Dumay qu'est Le Guide des alcools. « Plus qu'un produit, écrit Dumay... l'alcool s'est révélé comme une merveilleuse école. Grâce à lui, les hommes font chaque matin des haltères avec leurs cornues, des poèmes avec leurs eaux-de-vie... Ainsi développent-ils quelques-unes de leurs plus riches qualités : ... leur fidélité au terroir et à l'œuvre des ancêtres, tout aussi bien que leur curiosité et leur sens de la nou-*

*veauté. Le résultat final est une odeur, une saveur, et même, moins encore, une abstraction... L'alcool devient poésie pure et parle un langage universel. »*

*À l'instar du vin qui, nous dit avec force Dumay, « est une des grandes causes nationales, la plus grande, car nous savons qu'elle est une question de culture plus encore que d'économie, et elle est la plus urgente à sauver. Peut-être est-ce le seul remède au cancer des esprits... » : Et d'ajouter : « Toute l'histoire nous l'enseigne, la grandeur d'un pays se mesure à la qualité des vins qu'il boit, non qu'il vend. »*

#### « LA VRAIE COCARDE DE LA LIBERTÉ »

*Cette cocarde, Raymond Dumay l'a pendant toute sa vie fidèlement arborée. Cette « vraie cocarde », c'est... « la feuille de vigne ». Les peintres qui l'ont représentée dans le jardin d'Éden, cette feuille de vigne, ils ne l'ont pas mise à sa place, qui est celle du cœur. Le pouvoir, qu'il soit civil ou religieux, n'a jamais rien de plus pressé que d'inventer la censure. Qu'importe, l'emblème de la résistance, le signe de ralliement, le sceau de la fraternité conquise et proclamée ne cesse de refleurir. Si le vin doit mourir, les lendemains sont comptés. L'accouplement monstrueux du pète-sec fascisant et de l'ivrogne honteux — la « copule canaille » qu'évoque Marcel Ray dans une lettre à Larbaud —, il nous reste à en prendre acte, en*

*nous préparant à la clandestinité. La véritable société policée — celle qui n'a nul besoin de police —, nous la constituerons au Rendez-vous des Aminches.*

*Et nous relirons en portant des santés au grand écrivain qu'est Dumay, son premier roman, qu'il écrivit à vingt ans, L'herbe pousse dans la prairie. Nous suivrons Aloy, son jeune héros, son double, « quand... dépouillé de ses molles rêveries d'enfant de la plaine, il reviendrait sur les bords de la Saône, rendrait hommage au cher poète de son enfance, à son Lamartine des cahiers de classe qui noua si indestructiblement la Vigne et la Maison. Et s'il négligeait un peu plus le poète, il admirait le viticulteur, il savait que, seuls, les cuistres pouvaient le railler de s'être ruiné... ».*

Décembre 2005.

Jean-Claude Pirotte.

*À Jean-Pierre Tuil*

## Le témoin bien-aimé

Tout le monde sait que les civilisations sont mortelles et personne ne s'en émeut. On en a toujours fait d'autres... Peut-on en dire autant du vin, exactement du grand vin français, sans faire naître le mépris et la fureur ? Impassibles, les Troyens laissaient Cassandre vomir leur prochaine défaite ; ils ne lui auraient pas laissé dire qu'un jour l'araignée filerait sa toile dans les caves vidées de leurs amphores de famille. Il n'y a pas de plus grand péché que de bousculer la galerie des aïeux.

On a beaucoup écrit sur le vin, pour le louer plus que pour le comprendre. Il passe pour un produit, alors qu'il est un personnage. Aussi relève-t-il plus de la psychologie que de l'agriculture, de l'amour que de l'économie politique. Nous avons donc été amené à tracer le portrait moral des trois grands vins du monde, de Bourgogne, de Bordeaux, de Champagne, et de leur plus coriace concurrent, le vin des États-Unis.

Ces quatre exemples convergent vers la même conclusion : le vin est au niveau de son pays. Qu'il s'avilisse, et c'en est fini de la littérature, de l'art, de

la fierté. La foi se porte en bouteilles. Ces affirmations peuvent choquer, surtout chez nous où les bonnes choses n'ont pas bonne presse. Parlez-moi d'angoisse... Nos moralistes les plus bienveillants ne voient guère dans le goût du vin qu'une satisfaction surfaite, beaucoup de vanité et un peu d'argent. Ils se détournent de lui pour se consacrer à des sujets dignes d'eux, la politique, la guerre... Que ne regardent-ils au fond de leur tasse à vin ! Sous la belle apparence moirée, prises au filet des canelures d'argent, ils surprendraient quelques-unes des vérités qu'ils cherchent si loin.

Les Sumériens, qui commencèrent l'Histoire, considéraient le vin comme le créateur de notre civilisation. Nous leur donnons raison. Cependant, dans un but d'apaisement, nous tenterons de limiter son rôle à celui d'un témoin. Aussi universel qu'infaillible, son jugement porte sur tout, et d'abord sur notre destin.

À l'heure où, peut-être, il entre en agonie, nous devons savoir ce que nous pleurerons, si un jour nous avons à pleurer le vin.

## Les trois grands d'aujourd'hui

### LE VIN DE BOURGOGNE, DE LA CAVE AU VATICAN

Nous sommes venus trop jeunes dans un monde où le vin de Bourgogne était déjà trop vieux. Aller lui faire une visite en ce siècle, c'est quitter notre jeu de marelle pour les petits fours desséchés de la dernière matinée du *Temps retrouvé*. Oserions-nous prétendre ensuite que nous connaissons le vrai visage des Guermantes, celui qui charma l'adolescence de Proust ?

Certes, il est aimable, le visage que le vin présente à notre génération. Ayant enfin réussi l'assimilation absolue du produit et du producteur, il a confondu son image avec celle d'un vieux vigneron qui fume sa pipe au coin de sa vigne, loin de nos vaines agitations, et qui se lève avec courtoisie pour nous conduire dans sa cave où il prodigue ses meilleures cuvées avec un inexplicable désintéressement : « Goûtez ce meursault... Pour bien le comprendre, vous devez le comparer au Montrachet... Avant de

209. Olivier Poivre d'Arvor *Flèches*
210. Muriel Spark *Portobello Road*
211. Yannick Haenel *Les Petits Soldats*
212. Anatole France *Histoire contemporaine*
213. Xavier Darcos *Mérimée*
214. Jacques Ellul *L'Illusion politique*
215. José Sarney *Capitaine de la mer océane*
216. François Taillandier *Les Nuits Racine*
217. Michel Adam *Essai sur la bêtise*
218. Pol Vandromme *Les Gradins du Heysel*
219. Régis Debray *Journal d'un petit bourgeois  
entre deux feux et quatre murs*
220. André Dhôtel *Rimbaud et la révolte moderne*
221. Chantal Delsol *Le Souci contemporain*
222. Gabriel Matzneff *Mamma, li Turchi !*
223. Jean-Paul Caracalla *Petite anthologie de la poésie ferroviaire*
224. Andres Trapiello *D'un vaisseau fantôme*
225. Angélique de Saint Jean  
Arnaud d'Andilly *Aux portes des ténèbres*
226. G.-E. Clancier *L'Éternité plus un jour*
227. Ferdinand Alquié *Leçons sur Descartes*
228. Ferdinand Alquié *Leçons sur Kant*
229. Jacques Perret *Articles de sport*
230. Richard Millet *Un balcon à Beyrouth*
231. José Sarney *Au-delà des fleuves*
232. Denis Tillinac *L'Été anglais*
233. Jean-Paul Caracalla *Montparnasse. L'âge d'or*
234. René Schérer *Zeus hospitalier*
235. Georges Gusdorf *Les révolutions de France  
et d'Amérique*
236. Ferdinand Alquié *Qu'est-ce que comprendre  
un philosophe*
237. Michel Maffesoli *Éloge de la raison sensible*
238. Gemma Salem *Thomas Bernhard et les siens*
239. Gabriel Matzneff *L'Archimandrite*
240. Balzac *Sur Catherine de Médicis*
241. Raymond Dumay *La Mort du vin*

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER  
SUR SYSTÈME VARIQUIK PAR L'IMPRIMERIE  
DARANTIERE À QUETIGNY EN JANVIER  
2006, POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS DE  
LA TABLE RONDE.

Dépôt légal : janvier 2006.  
N° d'édition : 15998.  
N° d'impression : 25-1690.

*Imprimé en France.*